



Homère

L'Odyssée

CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

Le livre

Dans la petite île d'Ithaque, Pénélope et son fils Télémaque attendent Ulysse, leur époux et père. Voilà vingt ans qu'il est parti pour Troie et qu'ils sont sans nouvelles de lui. De l'autre côté des mers, Ulysse a pris le chemin du retour depuis longtemps déjà. Mais les tempêtes, les monstres, les géants, les dieux parfois, l'arrêtent ou le détournent de sa route. Premier grand voyageur, Ulysse découvre l'inconnu où naissent les rêves et les peurs des hommes depuis la nuit des temps; *L'Odyssée* nous dit cette aventure au terme de laquelle le héros retrouve enfin, aux côtés de Pénélope, « la joie du lit ancien ».

HOMÈRE
L'ODYSSÉE

Traduction du grec par Leconte de Lisle
abrégée et remaniée à partir du texte grec
par Bruno Rémy
Illustrée de dessins de Notor (1951)
à partir de céramiques grecques

Classiques
Texte abrégé

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

SOMMAIRE

<u>Introduction</u>	<u>9</u>
<u>Calypso</u>	<u>13</u>
<u>Nausicaa et les Phéaciens</u>	<u>28</u>
<u>Le Cyclope</u>	<u>40</u>
<u>Circé</u>	<u>57</u>
<u>Le pays des morts</u>	<u>74</u>
<u>Charybde et Scylla</u>	<u>87</u>
<u>Le retour d'Ulysse</u>	<u>102</u>
<u>La cicatrice</u>	<u>108</u>
<u>L'épreuve de l'arc</u>	<u>124</u>
<u>Le massacre des prétendants</u>	<u>136</u>
<u>Ulysse et Pénélope</u>	<u>148</u>
<u>Glossaire</u>	<u>157</u>

INTRODUCTION

Odysée : le mot veut dire *histoire d'Ulysse* (les Grecs appelaient Ulysse *Odysseus* ; ce sont les Latins qui lui ont donné le nom qu'il a gardé en français). Et plus précisément, l'*Odysée* raconte le difficile retour d'Ulysse chez lui, à Ithaque, à la fin de la guerre de Troie.

Car il ne fallut pas moins de dix ans au héros malheureux pour retrouver son royaume, son fils et sa femme. Et si l'on ajoute à ces dix ans les dix années que dura la guerre de Troie, on imagine tout le courage, toute la patience qu'il fallut à cet homme pour ne pas perdre espoir.

Pour lui et pour bien d'autres – rois ou simples guerriers – tout commença le jour où Pâris, un jeune prince troyen, enleva la plus belle femme qui fût connue au monde : Hélène, l'épouse du roi de Sparte, Ménélas. Car le roi ainsi humilié pria tous les rois achéens* de lever une armée et de traverser la mer à sa suite pour détruire la ville de Troie et reprendre Hélène. Pas un ne refusa, et le jour venu, on vit des centaines de navires quitter la baie d'Aulis où ils s'étaient rassemblés.

Dix ans plus tard, ils faisaient le chemin dans l'autre sens. Troie était détruite, mais combien de héros achéens étaient morts devant ses murs en combattant pour une femme ?

* *Grèce* et *Grec* sont des mots qui viennent du latin ; les Grecs appelaient leur pays *Hellade* et se désignaient du nom d'*Hellènes*. Mais ces noms ne s'appliquaient à l'époque de la guerre de Troie qu'à une toute petite région de la Grèce et à ses habitants. Le nom que les Grecs de l'époque se donnaient le plus souvent était *Achéens*.

Presque tous ceux qui avaient réchappé de la mort trouvèrent chez eux le repos des vieux jours. Pour ceux-là, la légende s'arrêtait (car la paix ne se raconte pas).

Pour Ulysse, les aventures ne faisaient que commencer. Il affronta tout ce qui peut se trouver de monstres dans la mer et dans la tête des hommes.

Son histoire, les Grecs la connaissaient, souvent par cœur. Ils ne se lassaient pas de l'écouter, d'écouter ces conteurs professionnels appelés *aèdes* qui voyageaient de ville en ville pour réciter les grands poèmes à la gloire des héros du passé. (Ces grands poèmes appelés *épopées* n'ont pas toujours été écrits ; ce sont d'abord des œuvres orales qu'on écoute en public – un peu comme les contes populaires dans les veillées – et c'est bien plus tard qu'on a commencé de les fixer par écrit, de les lire chacun pour soi.)

Mais comment faisaient-ils, ces aèdes, pour retenir des œuvres comme l'*Odyssee* ou l'*Iliade*, longues de 12000 vers ?

En fait, ils ne les apprenaient pas par cœur. Ils connaissaient le plan de l'histoire, les événements à raconter ; pour le détail, ils disposaient d'un « réservoir » de formules toutes faites qu'ils réutilisaient. En lisant l'*Odyssee*, on s'en aperçoit aux répétitions. Par exemple, quand les compagnons d'Ulysse reprennent la mer on trouve toujours :

*Ils s'embarquèrent aussitôt et, assis en ordre
sur les bancs, ils frappèrent de leurs rames la mer grise d'écume.*

ou encore, à chaque début de journée :

Quand parut l'aube aux doigts roses.

Ces formules servaient de points d'appui à la mémoire. Ainsi, avec une trame narrative et un trésor de formules apprises par cœur, l'aède pouvait-il raconter une histoire sans se tromper. Evidemment, il ne récitait pas toute l'*Odyssee* en une seule fois : la récitation durait plusieurs jours.

On pense que l'auteur de l'*Odyssée* était un aède nommé Homère qui vécut aux VIII^e-VII^e siècles avant J.-C. (il y a environ 2600 ans). La guerre de Troie, si elle a bien eu lieu, a dû se produire au XII^e siècle avant J.-C., soit 500 ans avant la naissance d'Homère. Pour que le poète ait eu connaissance de l'histoire d'Ulysse, il a fallu qu'on la raconte avant lui. Il n'est donc pas à lui seul l'auteur de l'*Odyssée* (et de l'*Iliade*, son autre épopée); le poème s'est construit, transformé peu à peu; l'histoire d'Ulysse, transmise oralement, de bouche à oreille en quelque sorte, est devenue une légende.

Homère, finalement, devait être un aède génial qui donna à l'*Odyssée* une forme si belle, si réussie, qu'on préfère n'en rien changer. Par son génie, il effaça d'un seul coup tous les noms des aèdes qui avaient chanté avant lui l'aventure du héros aux mille ruses.

Mais, comme ses personnages, il est vite devenu légendaire, une sorte de modèle de l'aède, aveugle et inspiré. D'ailleurs, Ulysse lui-même se change en aède pour raconter à Alkinoos une bonne partie de ses malheurs.

Mais Ulysse s'impatiente; il veut rentrer chez lui.

CALYPSO

Tous les héros de la grande guerre de Troie, tous ceux du moins qui avaient fui la mort, réchappant du combat et de la mer, tous étaient rentrés chez eux.*

Mais lui, le divin Ulysse, loin de son pays et de sa femme, il était prisonnier de la nymphe Calypso qui brûlait d'en faire son époux.*

Dans son royaume, en Ithaque, personne ne croyait plus au retour du héros : depuis vingt ans qu'il était parti sur son navire arqué pour la maudite Troie ! Les jeunes seigneurs du pays s'étaient installés dans son palais. Ils passaient le temps à banqueter, à dévorer les biens d'Ulysse. Pire ! Ces misérables assaillaient Pénélope, la suppliant de choisir l'un d'eux, de l'épouser, d'en faire le nouveau roi d'Ithaque.*

Mais la reine refusait : elle espérait toujours que son Ulysse généreux reviendrait. Pour tromper les prétendants, elle inventa la ruse de la toile.

« Mes jeunes prétendants, leur dit-elle, je sais bien

Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire.

qu'Ulysse est mort ! Mais laissez-moi finir mon ouvrage. C'est un linceul pour le noble Laërte, le père d'Ulysse. Quelle honte pour moi, s'il était porté nu en terre quand la mort l'aura fauché ! »

Les prétendants cédèrent. La reine passait ses jours à tisser l'immense toile, mais la nuit, à la lumière des torches, elle venait la défaire. Hélas ! Une servante trahit son secret. La reine allait bientôt ne plus pouvoir refuser les noces.

Cependant son fils, Télémaque, avait grandi. Comme il voulait régner en maître chez lui, il s'en prit violemment aux prétendants et leur ordonna de quitter le palais. Mais que pouvait-il, seul contre eux, si nombreux ? Le jeune prince décida donc de partir vers d'autres cités à la recherche d'hommes qui sauraient quelque chose de son père.

Ce fut l'époque où les dieux décidèrent qu'Ulysse rentrerait dans sa demeure, en Ithaque. Car tous le prenaient en pitié, sauf Poséidon, le maître de la terre, qui ne lui pardonnait pas d'avoir aveuglé son fils, le Cyclope.*

Mais un jour que Poséidon était allé au bout du monde, les autres dieux se réunirent dans le palais de Zeus*, le tout-puissant qui tonne dans le ciel.



Athéna* leur contait les malheurs d'Ulysse: elle ne l'oubliait pas, inquiète qu'il fût retenu chez la nymphe Calypso.

– Père Zeus, et vous, dieux bienheureux, il faut que les rois ne soient plus jamais ni doux, ni bienveillants, ni justes, mais violents et injustes, puisque personne ne se souvient d'Ulysse parmi les gens d'Ithaque sur lesquels il régna comme un père plein de douceur! Le voilà qui endure de cruelles souffrances dans l'île où la nymphe Calypso le

retient. Il ne peut retourner dans sa patrie car il n'a ni compagnons, ni navires à rames pour le conduire sur le vaste dos de la mer.

Zeus, l'assembleur des nuées, lui répondit :

– Mon enfant, quelle parole t'a échappé ? Mais allons ! Décrétons le retour d'Ulysse ! Poséidon oubliera sa colère car il ne pourra rien contre tous les Immortels.

Il dit, puis se tournant vers Hermès* son cher fils :

– Hermès, messager des dieux, va dire à la Nymphe aux cheveux bouclés que nous avons décrété le retour d'Ulysse. Qu'elle le laisse partir ! Mais aucun Immortel, aucun mortel ne l'accompagnera. Seul sur un radeau et subissant de nouvelles douleurs, il atteindra au bout de vingt jours la fertile Schérie, terre des Phéaciens qui descendent des dieux. Ceux-ci l'honoreront comme un dieu et le ramèneront dans sa patrie. Ils le couvriront de plus de bronze, d'or et de vêtements qu'Ulysse n'en aurait rapporté de Troie, s'il était revenu sain et sauf avec sa part du butin. Son destin est de revoir ses amis, de rentrer dans sa haute demeure et dans sa patrie.

Il dit et le Messager rapide et clair obéit. Aussitôt il attacha à ses pieds ses belles sandales d'or qui le portent sur la mer et sur la terre immense aussi vite que le vent. Il prit sa baguette qui ferme les yeux des hommes ou les réveille, quand il le veut. Enfin il plongea du ciel, s'élança sur la mer, rasant comme une mouette les flots innombrables.

Quand il arriva à l'île lointaine, quittant la mer violette, il passa sur la terre jusqu'à la vaste grotte que la Nymphe aux cheveux bouclés habitait. Il la trouva devant un grand feu ; l'odeur du cèdre et du thuya ardents parfumait toute l'île. La Nymphe chantait d'une belle voix, tissant une toile avec une navette d'or. Une forêt verdoyante environnait la grotte ; à l'entrée, poussait une jeune vigne dont les grappes mûrissaient ; quatre sources d'eau claire arrosaient de molles prairies de violettes et de persil. Le Messager rapide et clair s'arrêta et, ayant tout admiré, entra dans la vaste grotte.

La divine Calypso le reconnut, car les dieux se reconnaissent toujours.

Dans la grotte, Hermès ne vit pas Ulysse le

généreux : assis sur le rivage, le héros pleurait et déchirait son cœur de sanglots et de gémissements.

Après l'avoir invité à s'asseoir sur un siège étincelant, la divine Calypso interrogea Hermès.

- Pourquoi viens-tu, Hermès à la baguette d'or, vénérable et cher ? Je ne t'ai jamais vu ici. Dis ce que tu désires. Mon cœur m'ordonne de te satisfaire, si je le puis, si cela est possible.

Ayant dit ces mots, la déesse dressa une table couverte d'ambrosie* et elle mêla le rouge nectar*. Le Messager but et mangea. Quand il eut achevé son repas et satisfait son cœur, il répondit :

- Tu me demandes pourquoi je suis venu, déesse ; je te répondrai franchement. C'est Zeus qui me l'a ordonné. Il dit qu'un homme est chez toi, le plus malheureux de ceux qui ont combattu sous les murs de Troie. Tous ses compagnons ont péri, et lui, Ulysse, le vent et les flots l'ont jeté ici. Maintenant Zeus t'ordonne de le renvoyer car son destin n'est pas de mourir loin de ses amis, mais de les revoir et de rentrer dans sa haute demeure et dans sa patrie.

Il dit et la divine Calypso frémit. Elle lui répondit ces paroles ailées :

– Vous êtes injustes et jaloux, ô dieux ! Vous enviez les déesses qui dorment ouvertement avec les mortels qu’elles ont choisis pour maris. Ainsi quand Déméter* aux cheveux bouclés s’unit à Jason sur une terre trois fois labourée, Zeus l’apprit et frappa le malheureux de sa foudre. Ainsi vous me reprochez de garder près de moi un mortel que je sauvai après que Zeus eut foudroyé son navire rapide au milieu de la mer couleur de vin. Tous ses compagnons avaient péri, et lui, le vent et les flots l’avaient jeté ici. Je le recueillis, je le nourris, je lui promis de le rendre immortel... Mais aucun dieu n’a le droit de résister aux ordres de Zeus qui porte l’égide*. Puisqu’il veut qu’Ulysse erre à nouveau sur la mer stérile, soit ! Mais je n’ai ni compagnons ni navires à rames pour le reconduire sur le vaste dos de la mer. Pourtant je lui donnerai volontiers mes conseils.

Le Messager rapide et clair lui répondit :

– Renvoie-le dès maintenant si tu veux éviter la colère de Zeus.

Ayant ainsi parlé, le dieu rapide et clair s’en-vola. La vénérable Nymphé, obéissant à Zeus, alla vers Ulysse le généreux. Il était assis sur le rivage

et, les yeux baignés de larmes, pensait au retour. Il n'aimait plus la Nymphé. La nuit, il dormait dans la grotte creuse, mais c'était de force et sans désir. Le jour, assis sur les rochers, il regardait la mer stérile et pleurait.

L'illustre déesse s'approcha et dit :

– Malheureux, ne te lamente plus et ne consume point ta vie ! Je te renvoie. Va ! fais un large radeau avec de grands arbres et qu'il te porte sur la mer brumeuse. J'y placerai du pain, de l'eau et du vin noir pour satisfaire ta faim ; je te donnerai des vêtements et je ferai souffler un bon vent afin que tu parviennes sain et sauf dans ta patrie, si du moins les dieux, maîtres du vaste ciel et plus puissants que moi, le veulent bien.

Le divin Ulysse frémit, il dit ces paroles ailées :

– Tu as une autre pensée que celle de mon retour, déesse, puisque tu m'ordonnes de traverser sur un radeau les grandes eaux de la mer, difficiles et effrayantes. Je ne partirai pas sur un radeau, à moins que tu ne jures par le grand serment des dieux que tu ne prépares pas mon malheur et ma perte.

Il dit, et la déesse lui répondit :

– Je jure par le plus terrible serment que puisse faire un dieu que je ne prépare ni ton malheur ni ta perte. Mon esprit est équitable ; dans ma poitrine, mon cœur n'est pas de fer mais de pitié.

Ayant ainsi parlé, l'illustre déesse le précéda et il allait sur ses traces. Ils arrivèrent à la grotte creuse. Ulysse s'assit sur le siège que venait de quitter Hermès et la Nymphé plaça devant lui les choses dont les mortels se nourrissent. Elle s'assit à ses côtés et ses servantes lui portèrent l'ambroisie et le nectar.

Quand ils eurent assouvi la faim et la soif, le soleil se coucha et les ténèbres survinrent. Se retirant au fond de la grotte creuse, ils se livrèrent à l'amour, couchés ensemble.

Quand parut l'aube aux doigts roses, Ulysse revêtit sa tunique et son manteau. La Nymphé se couvrit d'une grande robe blanche, légère et gracieuse, mit autour de ses reins une belle ceinture d'or et, sur sa tête, un voile. Enfin, préparant le départ d'Ulysse le généreux, elle lui donna une grande hache de bronze à deux tranchants avec un beau manche d'olivier. Elle lui donna ensuite

une doloire aiguisée et le conduisit à l'extrémité de l'île où avaient poussé de grands arbres atteignant le ciel, des aunes, des peupliers, des pins dont le bois sec et mort flotterait mieux. Puis elle retourna chez elle.

Aussitôt Ulysse coupa les arbres, il fit rapidement. Il en abattit vingt qu'il ébrancha; en maître il les équarrit, les aligna au cordeau. Pendant ce temps l'illustre Calypso apportait les tarières; il perça les poutres, les unit entre elles au moyen de chevilles et de cordes. Les dimensions que donne à la cale d'un navire de charge un excellent charpentier, Ulysse les donna à son radeau. Puis il éleva le pont à l'aide de poutrelles et de planches; il planta le mât auquel il attacha l'antenne. Il fit le gouvernail. Pour protéger son bateau du choc des vagues, il l'entoura de claies de saule; enfin il le lesta. Pendant ce temps l'illustre Calypso apportait de la toile pour faire la voile; il la fit habilement et l'attacha à l'antenne. Puis, sur des rouleaux, il poussa le radeau à la mer. Le quatrième jour, tout le travail était achevé; le cinquième, la divine Calypso le renvoya après l'avoir baigné et couvert de vêtements parfumés.

Elle mit sur le radeau une outre de vin noir, une outre, plus grande, d'eau et, dans un sac, des vivres. Alors elle fit souffler un vent bon et doux.

Le divin Ulysse, joyeux, déploya sa voile au bon vent. Il s'assit à la barre et gouverna en maître sans que le sommeil lui fermât les yeux. Il fixait les Pléiades, le Bouvier et, la seule à ne jamais plonger dans le fleuve Océan: l'Ourse qui tourne sur place en regardant Orion. Il devait la laisser à gauche et naviguer au large; c'était l'ordre de Calypso. Dix-sept jours il fit route en haute mer; le dix-huitième apparurent les monts boisés du pays phéacien. Cette terre était proche; c'était comme un bouclier sur la mer sombre.

Mais Poséidon, le Puissant qui ébranle la terre, revenait. Du haut des montagnes il aperçut Ulysse et sa colère éclata. Il amassa les nuées et souleva la mer. Saisissant son trident, il déchaîna tous les vents, couvrit de nuages la terre et la mer. La nuit se rua du haut du ciel. L'Euros*, le Notos*, le violent Zéphyr* et le Borée* né de l'azur soufflèrent ensemble, soulevant de hautes lames. Ulysse sentit sa poitrine et ses genoux se briser; il se lamenta dans son cœur généreux.

– Malheureux que je suis ! Que va-t-il m’arriver maintenant ? De quels nuages Zeus couvre le ciel ! La mer est soulevée, tous les vents sont déchaînés ; voici ma mort, c’est sûr. Heureux les Danaens* qui sont morts autrefois sous les murs de Troie ! Ah ! si j’avais trouvé la mort et mon destin le jour où les Troyens m’assaillaient de leurs lances près du cadavre d’Achille* ! J’aurais eu des funérailles glorieuses. Aujourd’hui, mon destin est de subir une mort obscure.

Il dit. Une haute lame, effrayante, s’abattit sur lui et renversa le radeau. Ulysse fut emporté, le gouvernail arraché de ses mains ; la tempête horrible des vents confondus brisa le mât ; l’antenne et la voile tombèrent à la mer. Ulysse resta longtemps sous l’eau, ne pouvant ressortir : ses vêtements l’alourdissaient. Il reparut enfin, recrachant l’eau salée ; l’écume ruisselait de sa tête. Mais il n’oublia pas le radeau : nageant avec vigueur, il le ressaisit et s’y assit pour échapper à la mort.

Alors la fille de Cadmos, Ino aux beaux talons, aperçut Ulysse ballotté par les vagues et le vent. Elle le prit en pitié. Se posant sur le radeau, elle dit :

– Malheureux ! Pourquoi Poséidon qui ébranle la terre t'accable-t-il de tant de maux ? Mais il ne te perdra pas. Fais ce que je vais te dire. Quitte tes vêtements, abandonne le radeau et nage de tes bras jusqu'à la terre des Phéaciens où tu dois être sauvé. Prends ce voile, étends-le sur ta poitrine : il te protégera de la douleur et de la mort. Dès que tes mains toucheront le rivage, sans regarder, tu le rejetteras au loin dans la mer couleur de vin.

La déesse, ayant ainsi parlé, lui donna le voile et replongea dans les vagues. Mais l'infortuné Ulysse se méfiait ; il redoutait une ruse.

Tandis qu'il hésitait, Poséidon qui ébranle la terre souleva une énorme lame, effrayante, lourde, haute, et il la précipita sur Ulysse. Comme le vent éparpille un monceau de paille sèche, ainsi la vague éparpilla les poutres du radeau. Ulysse enfourcha une poutre ; il ôta les vêtements que Calypso lui avait donnés, déploya contre sa poitrine le voile d'Ino, et, se jetant à la mer, il étendit les bras pour nager.

Le Puissant qui ébranle la terre le vit, et secouant la tête, il dit en son cœur :

– Va ! Souffre encore mille maux sur la mer ; j’espère que tu ne riras plus de mes châtimens.

Il dit et poussa ses chevaux aux belles crinières vers Égès, son palais sous-marin.

Mais Athéna, fille de Zeus, avait d’autres pensées ; elle arrêta les vents, ne laissant souffler que Borée. Deux jours et deux nuits Ulysse erra par les flots sombres ; il vit souvent la mort en son cœur. Mais quand l’aube aux cheveux bouclés amena le troisième jour, le vent retomba. Ulysse aperçut alors la terre toute proche. Il entendait gronder la mer contre les rochers. Les vagues se brisaient, effrayantes, sur la côte. Il n’y avait ni port ni abri pour les navires ; rien que des écueils et des récifs.

Il nagea, examinant la côte et cherchant une plage. Il arriva à l’embouchure d’un fleuve aux belles eaux et vit que l’endroit était bon, bien abrité et sans roches. Alors il supplia :

– Entends-moi, ô Roi, qui que tu sois ! J’ai subi de nombreuses misères sur la mer ; prends pitié de moi !

Il dit ; le fleuve arrêta son cours et calma ses eaux. Les genoux et les bras puissants d’Ulysse

étaient rompus : la mer avait accablé son cœur. Tout son corps était gonflé, l'eau salée remplissait sa bouche, ses narines. A bout de souffle, sans voix, il était étendu, ivre de fatigue. Mais quand il eut respiré et retrouvé l'esprit, il ôta le voile donné par la déesse et le jeta dans le fleuve vers la mer où Ino le saisit de ses mains.

Alors Ulysse sortit du fleuve. Il se coucha dans les joncs et il baisa la terre.

Puis se relevant, il marcha vers un bois situé sur une hauteur. Il aperçut deux oliviers entrelacés, l'un sauvage et l'autre greffé. Ils étaient à ce point emmêlés que ni la violence des vents humides, ni les rayons étincelants du soleil, ni la pluie ne traversaient leur feuillage. Ulysse pénétra dessous ; il amassa un large lit de feuilles et, joyeux de voir le lit, s'y coucha en se couvrant des feuilles. Comme au fond de la campagne où l'on est sans voisin, on couvre un tison de cendre noire pour garder le germe du feu, ainsi Ulysse était caché sous les feuilles. Athéna répandit le sommeil sur ses yeux et ferma ses paupières.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection CLASSIQUES

L'Iliade

- © 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Classiques
© 1988, l'école des loisirs, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1988

ISBN 978-2-211-30711-6